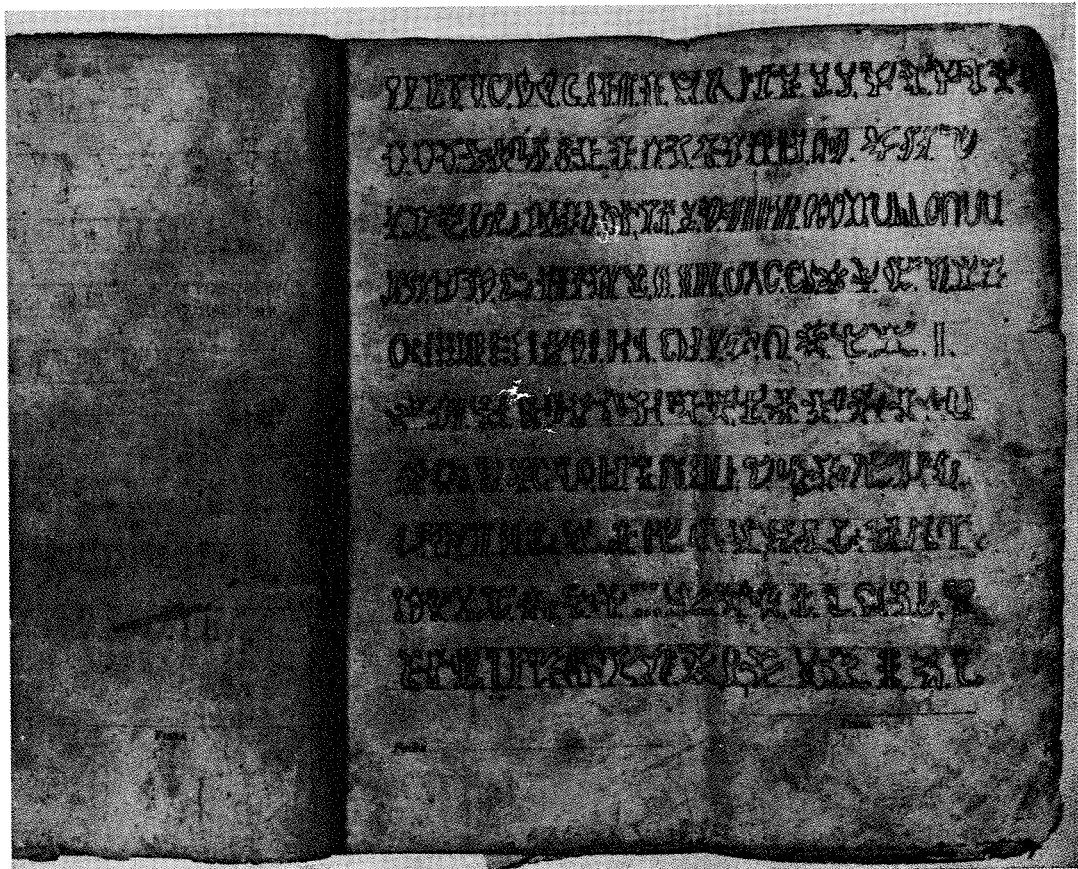
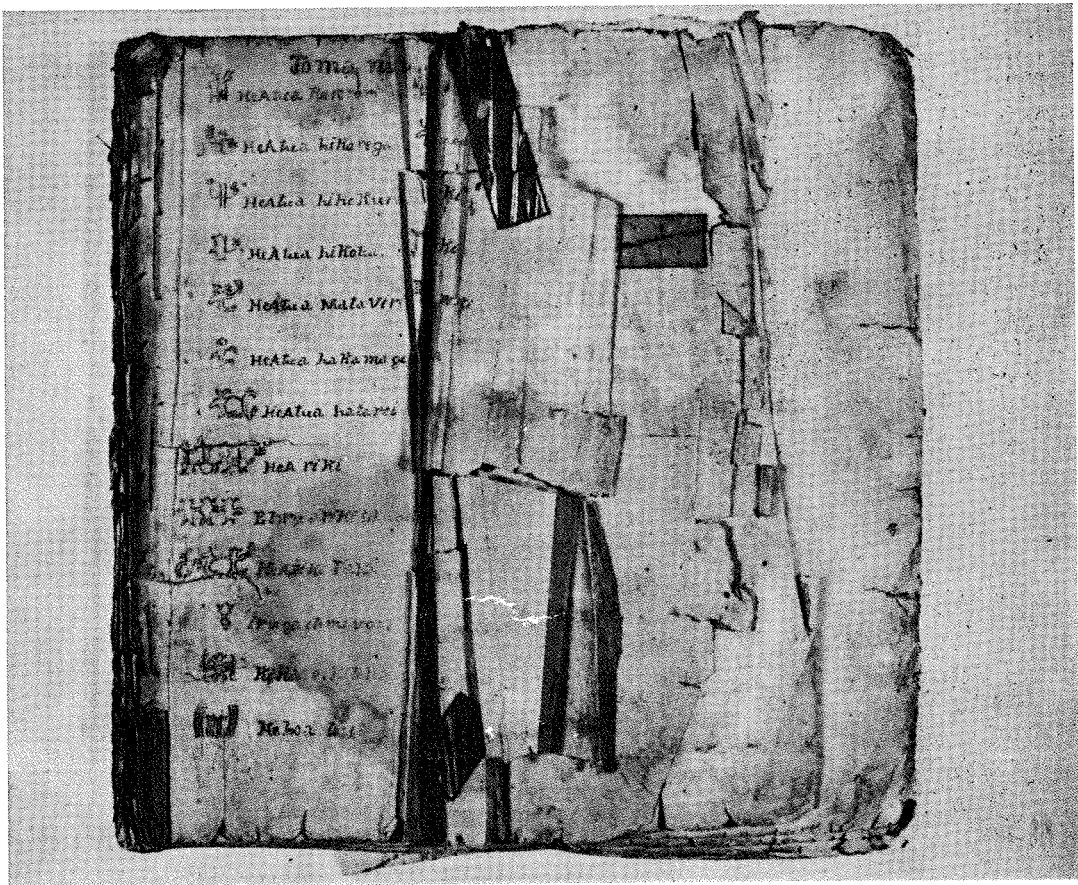


Veignin

REVUE
DE
L'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR

EXTRAITS



LA LINGUISTIQUE

AUSTRONÉSIIENNE

par **Joseph VERGUIN**,

chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique.

LA famille linguistique austronésienne (1) étant géographiquement des plus dispersées, il n'est sans doute pas inutile de rappeler, pour les moins avertis de nos lecteurs, les zones qu'elle recouvre. Il s'agit tout d'abord de l'ensemble de l'archipel Sud-Est asiatique et de toute l'Océanie. Cette zone s'étend donc de Formose à Timor (2) et de Sumatra à l'île de Pâques. Se rattachent en outre à cet immense domaine : Madagascar, la Nouvelle-Zélande et la presqu'île de Malacca. Enfin certaines tribus montagnardes du Sud Viêt-Nam parlent des langues austronésiennes (čam, radé...). En revanche, outre l'Australie, les Moluques et l'ensemble de la Nouvelle-Guinée sont hors du domaine linguistique austronésien. On notera toutefois qu'en de nombreux points côtiers de la Nouvelle-Guinée, tant occidentale qu'orientale, sont parlées des langues appartenant à la famille qui nous occupe.

(1) Le terme « austronésien » a été créé par Wilhelm Schmidt à la fin du siècle dernier. Ce n'est pourtant que depuis peu qu'il s'est généralisé chez les linguistes. Le terme « malayo-polynésien », qui prévalait autrefois, est aujourd'hui de moins en moins employé. Pour notre part, nous estimons que l'on a tout intérêt à adopter définitivement le terme de Schmidt.

(2) Il faut cependant savoir qu'à Timor coexistent des langues austronésiennes et des langues qui ne font pas partie de cette famille. Ceci est également vrai pour la presqu'île de Malacca où, à côté du malais, subsistent des parlers non austronésiens.

◀ Fragments d'un cahier dessiné par le dernier savant de l'île de Pâques (mort en 1914) qui a traduit en langue polynésienne les fameux idéogrammes de cette île.

On admet généralement aujourd'hui que les langues austronésiennes se répartissent en quatre groupes principaux définis comme : indonésien, mélanésien, micronésien et polynésien. Les trois derniers groupes sont fréquemment réunis sous la qualification plus générale de « langues océaniques ».

Le groupe linguistique indonésien englobe toutes les langues austronésiennes de l'archipel du Sud-Est asiatique, celles de Formose, de la presqu'île de Malacca, du Sud Viêt-Nam et de Madagascar. Les langues parlées en certains points côtiers de la Nouvelle-Guinée occidentale appartiennent également à l'indonésien.

Le micronésien groupe les langues des Mariannes, Caroline, Marshall, Gilbert et Phenix.

Le groupe mélanésien recouvre, grosso modo, l'aire qui s'étend des îles Fidji à la Nouvelle-Bretagne avec des avancées sur la côte orientale de la Nouvelle-Guinée.

Le polynésien intéresse tout le reste de l'Océanie, de la Nouvelle-Zélande aux îles Hawai.

*
* *

L'histoire de la linguistique austronésienne se confond largement avec celle de la pénétration et de la présence politique occidentale — au début essentiellement européenne — dans les régions que nous venons de délimiter. Ceci implique qu'il s'est produit, assez tôt, une sorte de répartition des études linguistiques entre les nations ayant pris pied dans cette zone, répartition calquée sur le découpage politique (1). L'étude des langues du groupe indonésien s'est trouvée ainsi répartie, au départ, presque uniquement entre les Anglais, les Espagnols, les Français et les Hollandais. Les Anglais, à qui l'on doit les premières études sur le javanais, s'attachèrent plutôt à l'étude du malais parlé sur la presqu'île de Malacca et leurs travaux grammaticaux et lexicologiques en ce domaine font toujours autorité. Les Hollandais, qui étudièrent aussi le malais, dès le XVII^e siècle, relevèrent et décrivirent à partir du XIX^e siècle, les langues de l'aire géographique qu'ils occupaient. Leur activité ne fit que se développer au cours du XX^e siècle et nous leur sommes redevables d'une abondante documentation.

Les Espagnols publièrent les premiers travaux sur les langues des Philippines et c'est aux Français que l'on doit la majorité des études sur le malgache. Signalons enfin que l'occupation de Formose par les Japonais détermina, en partie, l'étude des langues indonésiennes de l'île.

En Océanie, les Français, les Anglais, plus tard les Australiens, se sont partagé l'étude des différents groupes linguistiques (mélanésien, polynésien et micronésien) jusqu'au moment où les Américains ont, eux aussi, entrepris des recherches en ce domaine.

(1) Il faut évidemment tenir compte d'exceptions sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre ici.

La sorte de distribution de fait qui vient d'être esquissée a été quelque peu modifiée depuis vingt ans, à la suite des transformations profondes consécutives à la dernière guerre mondiale. On peut dire que la recherche linguistique austronésienne s'est en quelque sorte internationalisée (1) alors que, sur place, les nations parvenues à l'indépendance attachent une importance de plus en plus grande à l'étude de leur langue nationale.

Par ailleurs, la nature des recherches s'est ressentie du triomphe des théories structuralistes et de la conception nouvelle que l'on s'est faite du rôle des langues vernaculaires dans le développement culturel des populations en cause. Avant de présenter la situation actuelle de la linguistique austronésienne dans le monde, et plus particulièrement en France, il nous paraît bon de donner un aperçu du sens de cette transformation.

*
* *

Nous ne nous arrêterons pas aux études réalisées en tout temps et en tout lieu par des amateurs sans aucune formation. Ce qu'il nous faut essayer de dégager ici, ce sont les caractères marquants des deux époques essentielles de la linguistique austronésienne. Dans un premier temps, dont on peut dire qu'il commence à la fin du XVIII^e siècle et se termine à la dernière guerre mondiale, les études austronésiennes sont en général dominées par le caractère « utilitaire » ou « pratique » des travaux. D'autre part, ce sont les théories linguistiques du XIX^e siècle qui président à la très grande majorité des descriptions de langues. Le rôle joué, d'abord, par les missionnaires et, secondairement, par les administrations locales (2) est ici très important. Les missionnaires européens, de toute confession et de toute origine, avaient en général reçu une bonne formation classique qui les préparait mieux que d'autres à l'examen des langues. D'autre part, ils avaient pleinement conscience du fait que le succès de leur évangélisation dépendait, en grande partie, de la connaissance qu'ils auraient, eux et leurs successeurs, des parlars locaux. Aussi se donnaient-ils avec beaucoup de cœur et de scrupules à l'étude et à la description des différentes langues. Si aujourd'hui leurs travaux ne nous paraissent pas toujours très satisfaisants, cela tient, presque essentiellement, au fait que les descripteurs s'étaient fixés pour modèle la grammaire latine, grecque ou plus simplement celle de leur langue maternelle. Cela ne saurait signifier toutefois que leurs travaux sont sans valeur. Bien des études sont, non seulement utilisables, mais encore indispensables à une bonne approche de la langue. Certains « pionniers » avaient d'ailleurs compris que la description des langues dont ils s'occupaient ne pouvait se faire sur le modèle des langues classiques ou européennes. C'est le cas de Raffles et de quelques autres.

(1) Il est évident qu'avant la guerre déjà des savants de toute origine s'étaient intéressés aux langues austronésiennes, mais cela ne constituait tout de même que des exceptions. Rappelons les noms de Dulaurier, Favre, Schmidt, Dempwolff, Gabelentz.

(2) L'importance du rôle joué par l'administration varie beaucoup, autant d'une époque à l'autre que d'un pays à l'autre. Il semble que les Anglais et les Hollandais aient d'une façon générale marqué officiellement plus d'intérêt que les Français pour les langues des pays qu'ils occupaient. Ceci correspond sans doute à des politiques différentes.

La linguistique générale, encore sous la coupe de la philologie et du comparatisme, ne leur offrait malheureusement aucune méthode théoriquement applicable à la description de toutes les langues. C'est pourquoi tant de grammaires sont encombrées de données comparatives qui, aujourd'hui, nous choquent et nous gênent dans l'étude des structures linguistiques. Par ailleurs dans un certain nombre de travaux scientifiques — dégagés donc de soucis d'efficacité pratique — des savants s'efforçaient déjà avant la guerre soit de dégager un malayo-polynésien commun (Dempwolff), soit de retrouver les origines du groupe en le rapprochant des langues du continent asiatique (Schmidt). Ces chercheurs sont les précurseurs immédiats de ceux qui, à l'époque actuelle, se consacrent à la linguistique austronésienne.

C'est surtout depuis la guerre que les méthodes de la linguistique structurale ont été appliquées à l'étude des langues qui nous occupent. Certes, l'emploi de ces méthodes n'est pas généralisé, et il paraît encore des ouvrages très traditionalistes. Le fait important est que le structuralisme (sous ses différents aspects d'ailleurs) ait pour ainsi dire « pris pied » dans le domaine linguistique austronésien. Des descriptions totales ou partielles, des études diverses se multiplient. Les problèmes de linguistique historique sont eux-mêmes examinés dans des perspectives nouvelles et l'on tend de plus en plus à passer de la simple énumération des transformations à une explication des faits (1). Les recherches linguistiques se sont, d'autre part, détachées d'une perspective strictement « utilitaire ». Bien des études constituent un apport important à la linguistique générale, sans être conçues comme immédiatement utilisables sur le plan de l'enseignement des langues en cause. Nous pensons en particulier à certains travaux remarquables de phonologie diachronique. Cela n'empêche pas d'ailleurs que se multiplient des grammaires d'inspiration structuraliste réalisées à des fins pratiques (2).

*
* *

Pour terminer cette présentation bien rapide de la linguistique austronésienne, nous nous efforçons de donner un aperçu de l'activité des principaux centres de recherche dans le monde.

Dans de très nombreux pays, des linguistes se consacrent actuellement à l'étude des langues austronésiennes (3), mais, sans vouloir diminuer le mérite de quiconque, on peut dire qu'il existe quatre centres vraiment très actifs qui sont : l'Angleterre, l'Australie, les Etats-Unis et la Hollande. Nous verrons tout à l'heure la position qu'il convient de reconnaître à la France.

(1) Certaines théories ou méthodes modernes sont d'ailleurs loin d'avoir l'agrément de tous. Nous pensons en particulier à la glottochronologie.

(2) Par exemple la *Fidjian Grammar*, de G.B. MILNER.

(3) Dans presque tous les pays européens, il existe un ou deux linguistes qui se consacrent aux langues austronésiennes. Il faut aussi citer les Malais, Indonésiens, Japonais.

En Angleterre, c'est la *School of oriental and african Studies*, de l'Université de Londres, qui centralise la très grande majorité des recherches. Celles-ci sont axées sur le malais, mais aussi et surtout, sur les langues océaniques. Un inventaire sérieux des parlers de l'Océanie se poursuit et les études dont nous avons eu connaissance sont en général de qualité. Grammaires, dictionnaires, études diverses voient leur réalisation et leur diffusion assurées en grande partie par les soins de l'École. Un *Bulletin of the School of oriental and african Studies*, publiant des études généralement en anglais, est une source de documentation essentielle en ce qui concerne les langues du Pacifique. C'est grâce à l'aide directe de la *School of oriental and african Studies* qu'ont pu se tenir, en 1961 et en 1965, les conférences, de caractère international, consacrées aux problèmes linguistiques de l'Indo-Pacifique, conférences où les problèmes de linguistique austronésienne ont tenu une place importante.

En Australie, c'est l'Université de Sydney qui paraît la plus active. Les Australiens se consacrent surtout à l'étude des langues mélanésiennes et polynésiennes (1). Les inventaires qu'ils ont entrepris se poursuivent, non seulement en Océanie proprement dite, mais aussi en Nouvelle-Guinée. L'Université de Sydney assure la publication des *Oceania Linguistic Monographs*. C'est également en Australie qu'est publiée la grande revue *Oceania*.

En Nouvelle-Zélande, où se développent les études linguistiques, paraissent le *Journal of the Polynesian Society* et, depuis quelques années, *Te Reo*.

Aux Etats-Unis, les recherches avaient d'abord porté sur les langues des Philippines, mais aujourd'hui, c'est à tout le monde austronésien que s'intéressent les linguistes. Il est difficile de donner une liste des centres américains où travaillent des spécialistes. Nous nous contenterons de signaler ceux qui nous paraissent les plus importants. L'un des organismes les plus actifs est le *Summer Institute of Linguistics* de l'Université de Nord-Dakota. Cet Institut envoie des linguistes travailler sur le terrain — surtout aux Philippines — et assure ensuite la publication des travaux. Cet organisme trouve, aux Philippines, une aide très efficace auprès de l'*Institute of national Language*.

Les îles Hawaï constituent, dans le Pacifique même, un centre de recherches qui se développe depuis quelques années. D'une part le *Pacific Scientific Information Center*, qui a son siège au Bishop Museum d'Honolulu, publie une sorte de bulletin sous le titre de *Pacific Anthropologists*. D'autre part, l'Université de Hawaï édite *Oceanic Linguistics* (2) où sont donnés des articles de fond et des informations diverses. Ces deux revues ont l'avantage — surtout la dernière — de faire de temps à autre le point des travaux des différents spécialistes. Par ailleurs, la plupart des grandes revues linguistiques américaines publient des études austronésiennes.

A Yale enfin, existe, autour d'Isidore Dyen, un centre d'études assez actif.

La Hollande fut longtemps le centre le plus important des études indonésiennes. Son départ du Sud-Est asiatique a certes eu des répercussions sur l'activité de ses

(1) Ceci, bien entendu, en plus des études menées sur les langues australiennes vernaculaires.

(2) Autrefois édité par l'Université du Sud Illinois.

linguistes en ce domaine, mais l'Université de Leyden demeure incontestablement un important centre de recherches. Les Hollandais s'attachent en effet à publier des travaux anciens encore inédits et, dans la mesure du possible, poursuivent leurs recherches. Ces dernières années, leurs efforts ont porté principalement sur les langues, austronésiennes ou non, de la Nouvelle-Guinée occidentale. Des linguistes éminents maintiennent vivante une tradition séculaire, aidés en cela par des collaborateurs indonésiens (1). La Bibliothèque de l'Université de Leyden est probablement une des plus riches pour le domaine qui nous occupe. Pendant longtemps le *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde* et le *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde* ont publié la plupart des études de linguistique indonésienne. Seuls les *Bijdragen* subsistent aujourd'hui, mais publient de moins en moins d'articles de linguistique, la revue *Lingua* tendant à les remplacer en cette tâche. Le *Koninklijk Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde* assure outre l'édition des *Bijdragen* celle de la collection *Verhandelingen* où paraissent la plupart des travaux importants. Enfin les savants hollandais ont entrepris la publication d'une bibliographie linguistique du monde indonésien. Ont déjà paru les volumes pour Sumatra, Bornéo, le malais et bahasa indonesia, enfin pour Java et Madura.

* * *

Il nous reste à répondre maintenant à une dernière question. Quelle a été et quelle est la place de la France dans le domaine de la recherche linguistique austronésienne ?

Tout comme les Anglais et les Hollandais, les Français se sont, depuis le XIX^e siècle, consacrés à l'étude des langues austronésiennes. Comme on peut s'y attendre leurs travaux portent principalement sur les langues de l'Océanie et sur le malgache. Dulaurier et l'abbé Favre sont pratiquement les seuls à avoir étudié le malais, ceci à la fin du siècle dernier. On peut considérer que, dans l'ensemble, les travaux sérieux de nos compatriotes sont comparables à ceux de leurs contemporains étrangers. Les études qu'ils nous ont laissées répondent, en règle générale, aux mêmes préoccupations et se caractérisent par les mêmes traits méthodologiques. L'œuvre de Leenhardt pour les langues mélanésiennes, de Dordillon pour les Marquises, de Malzac et Julien pour le malgache méritent ici une mention particulière. A l'heure actuelle, nous nous efforçons de faire progresser nos recherches aussi bien en domaine indonésien que dans celui des langues océaniques. MM. Haudricourt et Guiart, Mme Kasarhérou poursuivent depuis quelques années l'inventaire des langues de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides. Pour notre part, à travers des travaux hollandais, nous avons pu étudier quelques langues de Célèbes et nous avons terminé une analyse structurale du malais. Nous poursuivons nos travaux en vue d'une étude comparative entre les groupes indonésien, micronésien et polynésien. Enfin la cartographie linguistique du monde indonésien est en voie de réalisation, la carte de Célèbes sera bientôt publiée.

(1) Citons entre autres les professeurs Uhlenbeck, Teeuw, Cowan...

Malgré tout, il faut reconnaître que nous avons toujours été, et sommes encore, en retrait marqué par rapport aux pays dont nous avons parlé. Les causes d'une telle situation seraient faciles à établir mais il est inutile de s'y attarder ici. Actuellement, le fait essentiel est que nous sommes trop peu de chercheurs à nous occuper d'une zone aussi vaste et où le nombre des langues différentes est de l'ordre de plusieurs centaines. Ceci détermine une perte de temps considérable (1) et une limitation du champ des recherches. En second lieu, nous manquons d'un organisme spécialisé comparable à ceux qui existent à Londres, à Sydney ou à Honolulu. Certes, nous avons à Paris l'École des Langues orientales où existent des enseignements de malais, de malgache et de langues océaniques. Tout en rendant justice à ceux qui ont assuré ou qui assurent ces cours, il faut admettre cependant que la conception même des enseignements ne correspond pas aux exigences scientifiques en matière de recherche linguistique. A l'École pratique des Hautes Etudes a bien été créée une direction d'études pour les « Langues et civilisations indonésiennes », mais il s'agit, en fait, d'études d'épigraphie n'ayant que peu de rapport avec la linguistique. Nous n'avons pas non plus de revue spécialisée et les articles publiés sont dispersés entre plusieurs périodiques (2).

Quelle solution peut-on proposer ?

Si l'on veut développer en France la recherche austronésienne, il nous paraît nécessaire d'envisager la création d'un Institut qui ne serait pas spécifiquement un centre d'enseignement, mais plutôt un organisme de direction et de coordination des recherches. Il appartiendrait à cet organisme de recruter d'abord quelques chercheurs ayant reçu déjà une solide formation de linguistes et désirant se spécialiser. Les chercheurs seraient initiés aux problèmes de la linguistique austronésienne. On répartirait ensuite entre les membres d'une équipe suffisamment homogène le travail considérable qu'il reste à faire. D'ores et déjà, il semble que l'on pourrait sans difficulté constituer un groupe de travail efficace. Inventaires et dépouillement des archives, trop mal connues et pratiquement inexploitées, organisation du travail sur le terrain, centralisation de la documentation : tout cela serait du ressort d'un tel Institut. Dans un second temps, on envisagerait la création d'une revue spécialisée où pourraient coexister des travaux de linguistique et d'ethnologie. Les travaux des chercheurs auraient ainsi leur publication assurée. L'essentiel sera de se montrer prudent au départ. Vouloir lancer quelque chose de grandiose n'aurait rien de réaliste et condamnerait l'entreprise à l'échec. D'autre part, il conviendra de garder assez de souplesse pour faciliter tous les contacts utiles avec les tenants d'autres disciplines travaillant dans le même domaine, en particulier avec les ethnologues.

Voilà ce qui nous paraît pouvoir être fait raisonnablement et qui ne demanderait pas un effort de financement considérable. Il faudrait prévoir, par ailleurs, de solliciter la collaboration du gouvernement malgache pour une tâche où le relevé des dialectes de la Grande Ile tient une place importante.

(1) Que l'on songe que presque toute la documentation dont nous disposons est en langue étrangère (anglais et hollandais), ce qui rend son dépouillement plus lent.

(2) Le *Journal de la Société des Océanistes* publie peu d'articles de linguistique.